

*Libelle*  
*Collection*  
*2000*

ABONNEMENTS.

Un an.....50 cts.  
Six mois.....25 cts.

PAYABLE D'AVANCE.

# LE VOLEUR

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ADMINISTRATION.

No. 76, Rue St. JOSEPH,  
QUÉBEC

LA LITTÉRATURE EST LA MÉDECINE DE L'ÂME. PLINE le Jeune.

NOTRE AGENT

M. Elz. C. Lepage est notre agent à Québec. Il est autorisé à prendre des abonnements à la semaine ou à l'année.

QUÉBEC

JEUDI, 2 JUIN 1881

A NOS LECTEURS.

Nous avons le plaisir d'offrir aujourd'hui, au public canadien, un journal hebdomadaire, illustré, qui, par la modicité de l'abonnement est appelé à une propagation considérable.

En fondant le *Voleur*, nous avons en vue les objets que nous allons expliquer succinctement.

*Premièrement.*—Il n'y a pas de doute que la littérature anglaise nous envahit graduellement, et tend à nous faire négliger, sinon oublier, notre belle langue maternelle. Cette considération a bien toute son importance; mais il en est une autre encore plus sérieuse. C'est que la littérature anglaise, yankée et à bon marché, que l'on voit presque partout, est *écœurante*, et qu'on veuille bien nous passer ce mot qui qualifie justement ce salmigondis des livres américains, romans, journaux etc. Cette littérature bâtarde ne tend pas seulement à fausser notre goût mais elle corrompt ou corrompra les mœurs de la génération qui doit nous suivre.

C'est pour faire digne à ce flot impur que nous entreprenons de publier, à bon marché, comme on pourrait voir plus loin, le *Voleur*, qui ne contiendra que des écrits de la plus grande moralité.

*Deuxièmement.*—Nous voyons avec chagrin que plusieurs des revues et journaux canadiens ont cru devoir orner de préférence leurs colonnes d'écrits pris à l'étranger, tout comme si nous n'avions pas, parmi nous, des écrivains distingués, dans tous les genres. Nous savons que les belles lettres, comme les beaux arts n'ont point de nationalité; mais nous savons aussi que la littérature et les arts d'un peuple sont l'expression de sa vie morale et intellectuelle. C'est pourquoi nous publierons, *avant tout*, des œuvres canadiennes, dès lors qu'elles auront le mérite moral et littéraire. Qu'on veuille bien se rappeler: notre but est et sera toujours d'encourager la littérature nationale; d'aider, suivant toute la mesure de nos forces, à nous faire sortir de cette espèce de tutelle étrangère où nous ont placés certains ouvrages de littérature. Nous croyons qu'il est temps de sortir de nos langes et nous croyons avoir, parmi nous, assez d'hommes éclairés pour maintenir à un niveau supérieur une œuvre de littérature comme celle que nous voulons publier. Si c'est une erreur d'agir comme nous venons de l'indiquer, nous déclarons hautement néanmoins, que cette erreur nous la commettrons volontiers, sciemment et sans remords.

Les questions politiques, entre Rouges et Bleus, Conservateurs et Libéraux, ne seront point de notre domaine. Nous aurons simplement un bulletin des nouvelles politiques que nous exposerons sans commentaire et nos lecteurs pourront se servir chacun suivant son goût; notre but à nous, étant d'ajouter, non pas aux haines qu'engendre la discussion des questions politiques, mais au trésor de notre littérature.

Le *Voleur* sera alimenté par une société de collaborateurs dont plusieurs sont déjà très avantageusement connus au public littéraire du pays et de l'étranger.

Les noms de quelques-uns d'entre eux sont toute une recommandation dans une œuvre du genre de la nôtre.

Nous venons d'exposer honnêtement le but de notre entreprise. Il ne reste plus qu'une chose à savoir; Si nos compatriotes voudront bien nous encourager moralement et nous aider matériellement dans une œuvre comme la nôtre, et ou nous voulons être jugés que d'après le mérite moral et littéraire de cette œuvre.

Le prix de l'abonnement est de 50 cents par année et de 25 cents par six mois, seulement. Les abonnements comptent de la réception du montant souscrit.

Afin de permettre à un plus grand nombre de personnes de recevoir le *Voleur*, nous avons décidé de faire vendre journal à un cent le numéro, par les rues et dans les dépôts, dans Montréal et dans Québec. Nous avons établi, aussi, des dépôts à Ottawa, Trois-Rivières, Sherbrooke, St Jean, St Hyacinthe, et nous avons l'intention d'en établir des nouveaux dans d'autres endroits importants.

Tout ce qui a rapport à la rédaction ou à l'administration de notre journal, devra être adressé comme suit: *M. le directeur du journal le Voleur St Roch Québec.*

Nous prions les rédacteurs des journaux de vouloir bien faire connaître notre entreprise en en disant quelques mots dans leurs colonnes.

LE DIRECTEUR.

NOTRE TITRE

La raison pour laquelle nous avons intitulé notre journal; le *Voleur*, c'est que nous avons l'intention de dérober dans le jardin de la littérature canadienne, les fleurs que nous jugeons les plus belles, pour les offrir à nos aimables lecteurs. Nous ne ferons ces vols, cependant, qu'avec le consentement des propriétaires.

Le Serment du Balafre.

Sous ce titre nous commençons aujourd'hui la publication d'une jolie nouvelle canadienne, due à la plume de M. V. E. Dick auteur de plusieurs ouvrages, très appréciés du public littéraire.

ILLUSTRATION

Nous avons annoncé par les affiches que nous avons envoyées à nos agents, que notre journal serait illustré. Nous sommes à prendre des arrangements avec un graveur et si nous rencontrons un encouragement libéral de la part du public, nous commencerons bientôt, la publication de jolies gravures. D'ici à quelque temps, nos amis voudront bien accepter notre feuille, telle que nous la leur présentons aujourd'hui.

—000—

AVIS A QUI DE DROIT

Messieurs les marchands et autres hommes d'affaires ne peuvent trouver un meilleur moyen de faire connaître leur maison de commerce, qu'en annonçant dans le *Voleur*, Notre journal ne s'occupant pas de politi-

que, recevra un bon accueil chez le conservateur comme chez le libéral. Sa circulation qui est déjà assez considérable, est une preuve que l'argent qu'on dépensera pour annoncer dans notre journal, ne sera pas perdu.

Nous devons avouer que nous comptons beaucoup sur le patronage de nos hommes d'affaires; nous espérons qu'il ne nous fera pas défaut.

LE SERMENT

DU

## BALAFRE

I

Wolf bombardait Québec

Le jeune général avait voulu sans doute laisser de nobles tances de son passage en Canada, car, au loin, derrière lui, on voyait toutes les campagnes en feu.

Les habitants s'étaient réfugiés dans les bois, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils vivaient là comme ils pouvaient, sans abri, presque sans nourriture.

Singulière manière de faire la guerre, que celle qui consiste à prendre d'assaut et à brûler des villages sans défense, à pourchasser devant soi, comme un vil troupeau, des enfants, des femmes et des vieillards éaques!

*Vae victis!* telle était alors la devise des acteurs de ce drame sanglant où la scène était remplie depuis plus d'un siècle et avait pour décors une grande partie de l'Amérique du Nord.

Nous reconnaissons bien là les mœurs farouches de cette époque, excitées par une guerre sauvage et par l'approche du dénouement. Les deux partis ne se pardonnaient rien, et les horreurs de cette guerre en ont fait une longue chaîne de représailles, dont le dernier anneau a été scellé sur les Plaines d'Abraham par le sang des soldats de Phérolite Lévis.

Enfin, le moment était venu où l'Angleterre allait recueillir le fruit de l'épouvantable hécatombe d'hommes dont elle avait parsemé toute la frontière canadienne; et, penchée sur le Canada, elle ouvrait ses grands bras pour enlacer sa proie; mais la victime repoussait, sans cesse cet étau menaçant

L'histoire raconte qu'un jour, épuisé et tombant de lassitude, le Canadien remit en pleurant sa vieille épée au fourreau, et, sachant la figure de ses mains mutilées pour ne pas voir ce qui allait se passer dans sa patrie, regagna sa charrue et ses champs, sans s'occuper désormais des choses du dehors

Le Canada venait de passer à l'Angleterre!

II

L'épisode que je vais vous raconter, lecteur, m'a été transmis un vieillard, qui l'avait lui-même entendu narrer bien souvent par

son père dans les longues soirées d'hiver où la famille rétrécit le cercle autour de l'aïeul, pour entendre de sa bouche les vieilles légendes du temps passé.

La scène commence dans les bois de la paroisse du Château-Richer, à environ une lieue du bord de la mer.

C'est là que tous les habitants, hommes, femmes, enfants, sont entassés pêle-mêle, abrités les uns par des troncs d'arbres superposés ou des branches feuillues, les autres dans quelques anfractuosités de rocher.

Il est sept heures du matin.

Un groupe d'hommes composé de vieillards de soixante à quatre-vingts ans et de deux personnes comparativement jeunes, puisqu'elles n'ont que de trente à quarante ans, causent à voix basse au sommet d'une colline qui forme part d'une chaîne de rochers énormes couverts de torréjet plantés d'arbres, appelés de nos jours, grande côte.

—Il faut pourtant avoir des nouvelles *d'en bas*, dit un des vieillards en montrant le sud de sa main décharnée; voilà plus d'un mois que nous sommes ici et nous ne savons en core rien de positif sur ce qui s'y passe.

—Ce que je sais bien, moi, reprend un autre vieillard, c'est que tout le village doit être brûlé, car, il n'y a pas dix jours que j'ai vu encore la fumée qui s'élevait de plusieurs points de la côte.

—Au moins, ont ils respecté notre église? dit un troisième.

—Ces mécréants-là ne respectent rien, répond le premier vieillard. Nous ont-ils bien respectés, nous, pauvres vieux sur le bord de la tombe? ont-ils bien respecté nos femmes, nos enfants?—Non, mes amis, ne vous bercez pas d'un vain espoir: tout est brûlé, et si nos troupos sont battues, l'anglais s'en parera de Québec et nous mettra le pied sur la gorge pour nous arracher notre dernier morceau de cheval

—Il se fit un silence. Tous les visages étaient sombres et tristes; tous les yeux étaient tournés vers le dernier boulevard de la puissance française en Amérique.

La voix terrible du canon ne troublait pas en ce moment le calme général qui planait sur la nature. Seulement, du point où ils étaient placés, les Canadiens pouvaient facilement distinguer une fumée noire et épaisse qui s'élevait du pied de la citadelle et, poussée par le vent d'ouest, gagnait lentement le bas du fleuve... la France peut être! comme pour lui reprocher son oubli!

O'était quelque chose d'important et de majestueux que la vue de ces vieillards octogénaires, dorés et brûlés, de l'autre, l'autique-forteresse où se désidaient en ce moment leurs destinées et où mouraient leurs fils!